

Nuit de Chine

J'étais furieux . Il n'y avait rien à faire. Je ne pourrais pas aller à Lijian. Impossible de prolonger mon séjour à Dali sans me fendre d'acheter un autre vol pour Pékin ce qui était hors de question.

Le sourire imprimé et le charmant strabisme de l'employée de l'agence de voyage ne laissaient aucune ouverture quant à une quelconque négociation.

.<< Mais bien sûr Monsieur, vous pouvez tout à fait changer la date de votre vol ,il y a des vols de Kunming pour Beijing tous les jours ... C'est ce que vous m'aviez dit , n'est ce pas ? et maintenant vous me dites que je ne peux pas changer la date du départ !

- Mais si Monsieur, vous pouvez changer la date du départ de votre vol , mais pas avec ce billet . Il faut juste acheter un nouveau billet , Monsieur .>>

Pas d'autre choix que quitter Dali dans l'heure pour attraper le vol du lendemain soir à Kunming ..

Il fallait qu'en plus je me considère chanceux d'avoir pu trouver aussi vite un siège dans l'unique bus de troisième classe sans avoir réservé à l'avance. Toutes les places des deux bus équipés de couchettes étaient réservées depuis longtemps.

Douze heures au bas mot pour faire trois cent cinquante kilomètres dans la nuit et ne rien voir du tout de la splendeur des paysages du Yunnan.

J'avais presque une heure d'avance sur l'horaire du départ et une quinzaine de passagers était déjà assis, ce qui me laissait le loisir de choisir une place qui me convenait. Mais pas de chance! J'avais vaguement espéré m'installer sur la grande banquette du fond du pour étendre mes jambes, et tenter de dormir. Mais ce précieux territoire était déjà conquis par des sacs de voyages qui occupaient deux des cinq places. Je posais mon sac à dos sur la pile.

Un petit homme fagoté d'un vieux costume trop court et froissé qui avait du être bleu foncé strié de lignes blanches, se confondait avec le gris sale du skai élimé des trois places restantes. En chien de fusil sur le côté, la joue sur ses godasses, il essayait tout en se maintenant entre la veille et le sommeil, de se

couvrir sans y arriver d'un essuie-main rose vif qui lui servait de couverture.

J'avais choisi une place au fond près d'une vitre. Dans une cohue habituelle en Chine, le bus se trouva vite rempli.

Mais personne ne s'était mis à côté du Chang Bizi Gui - littéralement « le Diable Au Long Nez » - et c'était tant mieux.

Deux places? J'y gagnais un peu d'intimité, mais pas plus de confort. Je ne tenais pas compte des regards fuyants qui me toisaient d'une seule œillade suspicieuse pour ne plus jamais me regarder par la suite. Je me plaisais à comparer le bus à une grosse bête.

Un ours au ventre gargouillant qui ronronnait en ronflant.

A présent que le chauffeur avait pris place, l'animal grognait du plaisir d'avoir retrouvé son maître, impatient malgré son vieil âge, de négocier les sinuosités, de franchir tous ces cols et de frôler des à-pics sans fond avec le brio de son expérience poussive et sa fumée noire .

Nous allions partir lorsqu'un gamin essoufflé se jeta dans le bus sous le sifflement courroucé de la porte qui paraissait regretter de ne pas avoir réussi à le coincer dans ses mâchoires pneumatiques.

Il ne restait qu'une seule place. Celle à côté du Diable. Malgré mon embarras je souriais, je me serrais même un peu contre la vitre pour accueillir le garçon qui soufflait.

Pas un regard direct en échange. Mais une attitude fermée, concentrée et résignée. Le jeune chinois s'assit à côté de moi et resta le dos droit, un petit sac de sport sur ses genoux serrés. A peine assis, il ferma les yeux.

Excepté moi, tous ceux qui étaient installés près d'une fenêtre tirèrent le rideau beige et fermèrent aussi leurs yeux.

Il n' y avait que des chinois, j'étais le seul étranger.

Éructant à chaque changement de vitesse et se ruant avec une lenteur extrême dans la nuit, le bus était parti depuis plus de deux heures.

Lové dans le demi-sommeil que les voyageurs connaissent bien lorsqu'il faut rester des heures à sa place, je m'abandonnais à l'hypnose de la route. Laisant la lune révéler les silhouettes de son théâtre d'ombre.

Pas de toilettes !

Ma rêverie laissa brusquement place à la sensation pressante du besoin d'aller aux toilettes. Les effets diurétiques de tout le thé que j'avais bu avant de partir se faisaient sentir. et je me rendais compte que le bus n'était pas équipé de toilettes.

Personne à qui demander quand allons-nous faire une pause. Tout les passagers semblaient endormis dans l'obscurité. Seules des veilleuses donnaient un peu de lumière orange. Le bus allait bien sûr s'arrêter avant d'arriver à destination ne serait-ce que pour faire le plein, certes. Mais quand? Il fallait absolument que j'aie à faire pipi. Changer l'eau du poisson.

Pisser tout de suite ..

J'avais bien ma bouteille d'eau mais comment être précis avec tout ces cahots ? Et puis, si quelques gouttes allaient sur le chinois à côté de moi...?

Un sachet en plastique aurait pu faire l'affaire, mais je n'en avais pas.

Que faire? Uriner discrètement par terre? Risquer l'humiliation de me faire prendre et écoper d'une amende ? non .

L'urgence de la situation faisait défiler une myriade de solutions plus saugrenues les unes que les autres ,
comme pisser par la fenêtre, par exemple .

Pisser par la fenêtre ! Mais oui, bien sûr! Saugrenu, certes, mais efficace, assurément! et pas si compliqué que ça.

Il suffisait de faire glisser la vitre vers la droite pour entr'ouvrir la fenêtre, de se mettre debout et caler correctement ses pieds sur le siège. De bien se tenir avec la main gauche à la tringle du rideau afin de laisser libre la main droite de s'occuper à gérer la tuyauterie cachée au monde par les pans de ma chemise ouverte ...

L'envie était tellement pressante que je ne cherchais pas d'autre idée.

Heureusement, je portais un pantalon de coton léger tenu par une ceinture élastique que je n'aurais qu'à tirer un peu vers le bas.

Vite, je tentais d'ouvrir la fenêtre, mais après un centimètre de course, la vitre refusa de coulisser. Collée à ses glissières et de guingois, il fallait un outil pour la desceller, et je n'en avais pas.

Je me rappelais du petit flacon d'huile de Cajeput trouvé à Java un mois plus tôt à portée de main dans mon petit sac.

J'en versais la moitié le long de la jonction du verre à la rainure et tirais vers la droite tout en secouant la vitre par à-coups et en la faisant vibrer.

Une vingtaine de centimètres vinrent d'un coup et puis plus rien. La nuit s'engouffrait par l'ouverture et le coup de klaxon d'une voiture pleine de phares s'étira en dépassant le bus. Et

bien tant pis si je pissais sur une bagnole. Je n'en pouvais plus. De toute façon, il n'y avait pas beaucoup de chances pour qu'un conducteur me voit. Les chinois dormaient et le chauffeur conduisait. Je m'accroupis d'abord sur le siège et attrapais la tringle du rideau de la vitre. Mais dur de se placer face à l'ouverture étant donné qu'elle m'obligeait à me serrer contre le dossier du siège. J'avais du mal à me positionner.

Je calais mon pied gauche le plus possible dans le coin défini par le dossier et le flanc du bus. Je me servais de l'autre jambe comme d'un arc-boutant, le pied sur les deux centimètres du bord de la fenêtre.

Ma vessie allait éclater mais je tenais bon. Un petit effort et ce serait la délivrance. Je ne voulais aucune goutte sur moi. J'y étais presque, respirant l'air froid de la route. Agrippé au haut du dossier, le pantalon un peu baissé, je dus encore me contracter.

Une voiture surgie d'un virage rassa le bus au moment où j'allais me libérer de toute cette oppression. Je me retins de justesse

L'automobile à peine passée, le mur du barrage explosa. Je forçais la pression pour pisser le plus loin possible.

Des fleuves de bonheur m'envahissaient. Des courants chauds et agréables bouillonnaient du bas ventre jusqu'au torse. Au fur et à

mesure, ce qui me semblait être plus de cent litres de liquide s'en allait longuement dans le vent du Yunnan. Le strass d'une myriade de galaxies éclaboussait de son bonheur les plantations de thé, les rizières en terrasses, les forêts de pierres, les exploitations agricoles, les montagnes en pain de sucre et tout ce paysage merveilleux que la nuit me cachait.

J'étais heureux comme un bambin qui fait ses premiers ronds dans l'eau.

Et bien sûr le bus cahota sur un nid d'autruche ou sur je ne sais quel autre domicile de gallinacée. Ce qui ne manqua pas de faire dévier d'un coup le jet pourtant assez précis compte tenu de la position scabreuse que j'avais du adopter pour uriner. Le car fut donc un peu arrosé dans la totale ignorance de son conducteur et de ses passagers.

Enfin détendu, je reprenais la position normale du voyageur en bus.

Je fermais les yeux et m'endormis tout de suite.

Moins de cinq minutes plus tard, le hurlement des freins assorti à la violence de l'éclairage métallique de l'aire où le bus venait de se garer me tira brutalement de la torpeur.

<< Pause pipi ! Tout le monde descend ! >>
Claironna joyeusement le chauffeur. Pas besoin de savoir le chinois pour comprendre...

Instantanément dressée, d'un seul mouvement, la dangereuse cohue de la masse compacte des passagers d'abord compressée contre la porte puis extrudée péniblement par un invisible piston, trébuchait en zigzagant sur le bitume vers l'entrée des sanitaires déjà obstruée par une autre masse tout aussi épaisse de chinois jouant des coudes, qui rechignait à laisser le passage à ceux qui tentaient de sortir de là en s'insultant et en poussant. Ils crachaient tous par terre.

Certains trop pressés arrosaient sans ménagements le mur de la petite construction décatie.

Certaines s'accroupissaient sans honte de leurs fesses, abandonnant des petites fumées que l'éclairage du parking se plaisait à faire briller.

D'autres debout tenaient leurs enfants contre eux, bras croisés sous leurs genoux.

Les fonds des petits pantalons qu'il était inutile de baisser car ils étaient munis d'une ouverture découpée exprès, laissaient filer d'énergiques paraboles dorées.

Dans les bras de sa maman, une gamine coiffée d'un bonnet pistache qui lui faisait une tête de souris verte aspergeait son petit frère qui se trémoussait en riant aux éclats.

Toujours à ma place contre la fenêtre, me félicitant de m'être soulagé plus tôt, j'écartais

vite de mon esprit l'idée farfelue d'une compétition dont le vainqueur serait le parent qui aurait fait pisser son gamin plus loin que celui des autres...

Pour la plupart ruraux, mains crevassées pommettes rouges et lèvres gercées, ils étaient tous engoncés dans de vieux costumes sombres qui évoquaient d'anciennes photos de mariage. Les pantalons en tuyaux de poêle et les vestes à un seul bouton, mal coupées dans des tissus synthétiques, brillaient là où c'était usé.

Les sept ou huit enfants qui couraient ça et là ressemblaient à des petits militaires dans l'uniforme maoïste, vert olive et boutons de plastique doré, que le gouvernement offrait aux plus nécessiteux.

Peu éduqués, les passagers du bus faisaient partie des plus pauvres. Ces paysans ignoraient tout de l'existence des Xifang Guiguo, les Pays fantômes de l'Ouest.

Je leur pardonnais aisément la méfiance et la réserve qu'ils affichaient à mon égard.

Sans assez d'argent pour voyager en " wo pu " et profiter d'une couchette, ces gens très démunis étaient contraints de supporter la rusticité des bus " standards ", témoins d'une époque où l'étude de la notion du confort des

voyageurs était secondaire. Du moins en ce qui concernait les troisièmes classes.

On eut dit un bus conçu exprès pour qu'on y soit assis inconfortablement

Sans me retenir de me demander ce qu'ils pensaient de moi, je ne pouvais m'empêcher de projeter sur leur attitude fermée cette idée comme quoi j'étais quelqu'un de louche.

Pourquoi ce Long Nez voyage t'il dans de si mauvaises conditions alors qu'il à les moyens de prendre une couchette dans un bus pour gens aisés ? Devaient t'ils se demander .

Et si j'étais signalé comme suspect?

Ma pensée errait dans le dédale des suppositions.

A présent je me dis qu'ils ne devaient rien penser du tout.

Dans tous les cas j'étais un intrus qu'on aimait pas beaucoup.

Lors d'un trajet en bus local près de la Forêt de Pierres, l'employée, une virago en uniforme et casquette, m'avait fait payer quatorze fois le prix de la place. je n'oublierais pas son attitude sévère et dédaigneuse, étriquée comme son costume bleu aux manchettes sans boutons scintillante de morve séchée.

Une autre fois, égaré à Wuzhou, j'étais entré dans un commissariat afin de demander le chemin de la gare routière.

Le fonctionnaire ne chercha pas à comprendre mon problème. face à moi derrière son bureau, Assis en face de moi, il avait commencé par détourner le regard. Et plus j'insistais, plus il tournait progressivement sa tête vers la droite. Jusqu'à ce que je sois plus dans son champ de vision.

J'avais pourtant fait de belles rencontres à Dali et à Yangshuo, mais parfois l'ambiance était plus austère.

J'étais en Chine, dans un bus chinois, voilà tout. J'aimais ça et j'étais heureux de faire la route.

Une autre scène attira ma curiosité

D'un peu plus loin dans l'ombre du fond de l'aire de stationnement le son d'un cliquetis métallique ébréçait la nuit en se rapprochant dans la lumière crue du parking.

Un chariot métallique se sauvait tout seul sans se préoccuper de l'agitation d'un frêle jeune homme chaussé d'espadrilles qui tentait de le retenir,

Montée sur des roues de poussette, la carriole était bien trop chargée.

Une hauteur de plus de deux mètres de caisses de soda qui s'entrechoquaient penchait dangereusement sur la gauche et entraînait de son poids l'engin qui devenait ingérable.

Le pauvre diable avait beau gesticuler, sa marchandise partait à vau-l'eau

Impuissant, mais sautillant et gigotant, il tâchait de ne pas se faire écraser. Il essayait de diriger le chariot trop rudimentaire pour avoir des freins en le poussant et en tirant.

Mais il n'arrivait pas à maîtriser la charge qui allait de plus en plus vite et commençait à s'emballer.

Les roues de petit vélo entraînées par la légère pente du parking allaient n'importe où, guidées par leur poids contre lequel les entrechats du livreur ne pouvaient rien. Prenant l'allure d'un âne ivre et têtu, le chariot s'était mis de biais.

Déjà deux roulettes avaient un instant quitté l'asphalte. Le jeune avait poussé de justesse le chargement redressé une seconde, mais la roue avant fut projetée vers le haut par une irrégularité du sol pour retomber brutalement. Cela suffit à la cargaison de bouteilles pour commencer à vaciller et à se balancer

Toute l'affaire qui tanguait de gauche à droite menaça de verser deux ou trois fois jusqu'à ce que dans un effort ultime, le vendeur saisissant une barre qui faisait le coin de la charge, réussisse presque à stabiliser la carriole qui ne s'arrêtait pas d'avancer pour autant.

Le pire était que maintenant le chariot allait en tournant autour du pivot qu'était devenu le jeune homme paniqué. Son visage pris de tics neveux alternait grimaces et sourires.

Tout doucement, inexorablement, la gravité imposait sa loi.

Le chariot virant lentement sur lui même se plaçait de plus en plus flanc à la pente, dérapant dans du gravier, jusqu'au point où les roues aval touchèrent quelque chose. Le croc-en-jambe forçat les roues arrières à quitter définitivement le sol et d'un saut de chat, le pauvre livreur évita les caisses qui tombaient au ralenti. Suivies par le fracas de la sourde explosion du verre et et du métal. Le sifflement du gaz carbonique fusa d'un coup en giclant partout.

Les yeux du chinois devenaient immenses et sa face tordue s'allongeait dans un cri muet.

Sa bouche sans dents s'élargissant au fur et à mesure que la nappe de soda noir se répandait sur le goudron, comme le sang d'un assassiné.

Il me restait un peu de temps avant que le bus reparte. Je sortis pour dégourdir mes jambes et décidais de faire un tour vers la supérette qui faisait l'angle de la gare routière. Aveuglante de néons clignotants, elle n'offrait pas un grand choix d'articles au chaland. Je

repartis avec une fiasque d'alcool et un paquet de lanières de bœuf séché.

L'autocar s'ébroua, lâcha quelque vesses de monoxyde, broncha un peu, et nous repartîmes avec peine et lenteur dans la nuit qui n'en finissait pas.

Bien entendu, mon jeune voisin déclina d'un vif mouvement de la tête l'offre d'un gorgeon de ma fiasque de gnôle. Il reprit sa position réglementaire et ferma les yeux.

L'alcool de riz était moins fort que ce j'avais cru en l'achetant. Doucereux et pas désagréable. Une unique baie de de goji en suspension jouait au petit poisson rouge dans le liquide transparent

Son parfum floral évoquait une version chinoise du saké japonais. J'en sirotais la moitié, laissant doucement errer mon regard le long des lignes strictes du graphisme qui illustre le sachet de bœuf séché. Les cornes rouges d'un bovidé stylisé à l'œil fâché me menaçaient parmi les idéogrammes imprimés qui proclamaient la marque du produit sur la cellophane : Huang Shanghuang, La Splendeur éclatante.

Quel nom pompeux pour des morceaux de carne durs comme du cuir qui n'étaient vraiment pas bons.

Ils avaient une odeur de ferme et un goût sucré. Mais avec l'alcool de riz, ça se laissait tout de même mâcher.

J'étais un peu pompette et la vie était redevenue belle. Je souriais au souvenir du récit d'un voyageur rencontré à Dali qui racontait que lors d'un vol se rendant de Beijing à Ürümqi, un groupe de copains chinois complètement ivre avait entraîné le copilote de l'appareil à boire avec eux. Et que dans l'euphorie de la beuverie, le pilote les avait rejoints pour faire bombance avec eux.

Euphorie vite remplacée par une folle panique. Lorsque l'avion laissé sans conducteur encaissa brutalement un passage dans un trou d'air. Sous la violence du choc la porte de la cabine de pilotage laissée ouverte se referma en un claquement sec.

Impossible à ouvrir de l'extérieur, ils durent casser la porte pour continuer à piloter.

Nous étions pliés de rire. Le routard continua en racontant que le pilote éméché en vint forcément à se servir de la hache de secours pour ouvrir la porte et reprendre le contrôle de son coucou.

Je me rappelais aussi le récit consternant d'une voyageuse italienne qui dans le train où elle se trouvait pour une trentaine d'heures,

s'était réveillée en constatant avec terreur que son petit sac qui contenait " tout ", à savoir son passeport, son appareil photo, son carnet d'adresse, son billet de retour, la totalité de son argent, n'était plus contre elle en bandoulière.

Sans espoir, elle racontait s'être sentie abandonnée par le chef de la brigade du train à qui elle s'était confiée. Il était quand même venu inspecter le compartiment avec le contrôleur, affichant une attitude froide et ennuyée de fonctionnaire dérangé dans son oisiveté. Il l'avait laissée là en claquant des talons.

Horriifiée, elle continua son histoire en se rappelant que quelques heures plus tard le policier et deux de ses hommes revinrent à son compartiment pour lui tendre son sac à la bretelle tranchée. Ses cris de joie et ses remerciements ne dégelèrent pas les visages peu avenants.

Le chef tendit un petit formulaire illisible et lui fit comprendre qu'elle devait y écrire son nom et le signer.

Les trois hommes claquèrent des talons et disparurent avec le document, abandonnant Alba à son soulagement.

Mais bientôt, retentirent trois coup de sifflet et le train freina en hurlant pour s'arrêter dans un endroit où il n'y avait rien. Sous le regard

des passagers, un quatuor d'hommes en uniformes verts emmenait vers le milieu du champ une jeune femme en chemise.

La chevelure défaite, les bras attachés dans son dos et les jambes nues.

Elle portait à son cou, tenu par une ficelle, un texte en chinois peint à la diable sur une petite pancarte en carton expliquant qu'elle était une voleuse, qu'elle s'était fait prendre et qu'elle serait punie.

Une fois fois bien en vue des passagers curieux tendus à leurs fenêtres, deux gardes l'ont maintenue sans ménagement agenouillée sur les pierres sèches du terrain sans ombre.

Un troisième garde avait appliqué mécaniquement son arme sur sa nuque et tiré sans autre forme de procès.

Indifférent aux applaudissements et aux vivats des passagers, ils repartirent en lambinant vers le train, tenant chacun un membre de la morte. Alba se mordait le poing et des larmes roulaient sur les cernes de son visage triste.

<< Mais qu'est-ce que j'ai signé, mais qu'est-ce que j'ai signé ...>>

Marquée à vie par le remord elle fumait nerveusement cigarette sur cigarette.

L'autocar roulait vraiment très lentement.

Je me demandais quelles pouvaient être les insultes proférées par les conducteurs excédés

d'avoir traîné à trente deux kilomètres heure dans les gaz d'échappement du vieux Dongfeng poussif. Impossible de le doubler dans les virages de l'étroite route de montagne. Il ne fallait pas être pressé.

La nuit ne finissait pas et le besoin de m'allonger s'imposait. J'enviais presque mon jeune voisin qui bredouillait du chinois dans son sommeil.

Mais comment arrivaient t'il donc tous à dormir ?

Plus encore, j'enviais les sacs pansus qui me narguaient depuis la moitié de la banquette arrière qu'ils occupaient effrontément.

Mais, désinvolte, je me laissais aller et riais doucement avec moi-même.

Léger, je lévitis jusqu'au plafond du bus puis je descendais en plannant calmement et passais par-dessus mon voisin qui s'agitait dans un rêve.

En ondulant dans l'air je croisais les sacs qui flottaient un par un pour venir en silence s'empiler bien en ordre sur la place que je venais de quitter.

Je volais sans contrainte vers la banquette arrière et me posais sur les places laissées libres par les sacs qui s'étaient envolés. Enfin allongé, je me laissais bercer par les mélodies gutturales du chant de gorge chamanique du moteur diesel. Mes jambes s'en allaient dans le

cosmos pour s'enrouler en spirales autour des galaxies dans la paix infinie du sommeil.

Un coup de frein brusque m'avait poussé vers l'avant et tiré de ma torpeur.

Quelle idée saugrenue! Prendre la place des sacs...

Je regardais par la fenêtre que je n'avais pas cherché à fermer, au cas où.

Le car s'était arrêté un bon moment avant de repartir tout doucement, guidé par les torches d'ouvriers casqués et fluorescents. Il n'y avait qu'un peu de place pour rouler le long de la partie où la route s'était écroulée, ne laissant qu'une voie bardée d'échafaudages en bambou. Des gens pelletaient et s'affairaient avec des brouettes en hurlant des ordres dans la nuit.

Agenouillé j'essayais de voir le gouffre.

On ne voyait rien d'autre que des ténèbres, mais la sensation nauséuse du vertige fut suffisante pour que je reprenne ma position assise.

La route ancienne taillée dans la montagne suivant les courbes de niveau était conçue à son origine pour le passage d'attelages de chevaux ou de chars à bœufs, mais pas pour d'autres véhicules. Je l'imaginai s'affaiblir sous la vibration des véhicules et se dérober en énormes gravats sous le poids d'un camion trop lourd. Ou pire, sous les pneus d'un bus

scolaire qui aurait fini disloqué terminant sa course après avoir dégringolé en pleine explosion dans le ravin.

Et si ça avait été nous ? Les genoux entre mes bras, je décidais de penser à autre chose,

Tout le monde dormait et mes paupières s'alourdissaient à nouveau.

Mais quel inconfort !

Le besoin d'être allongé se faisait impératif. Sans réfléchir d'avantage, à demi-levé, je pris appui sur le haut des sièges pour me hisser afin d'enjamber mon voisin sans le toucher.

Je posais un pied sur l'accoudoir et j'étais dans l'allée. Méthodique et silencieux, j'allais au fond et attrapais le premier des sacs qui encombraient les places que je convoitais. Personne n'avait touché au mien et je le laissais là pour l'instant.

Le petit homme qui occupait le reste de la banquette ne semblait pas avoir bougé depuis Dali. Il dormait, tordu sur le côté, la face enfouie dans son essuie-main rose vif.

En deux pas, j'avais rejoints ma place. Je n'eus qu'à tendre à bout de bras le sac qui n'était pas trop gros. Je le posais sur mon siège sans bousculer le voisin puis le poussais un peu pour qu'il tombe à la place de mes pieds. Le deuxième, placé sur l'autre au niveau de la

banquette, épousa parfaitement le reste de l'espace entre le siège et le dossier d'en face. Il restait cinq sacs. J'en coinçais trois l'un contre l'autre à ma place. Un contre le dossier et deux contre la vitre. J'allais caler le dernier sac contre celui que j'avais posé, quand mon voisin me fixa avec des yeux subitement écarquillés. J'étais juste au dessus de lui . Je le fixais aussi sans bouger. Il serra ensuite toute sa figure en une grimace froissée comme si il poussait quelque chose. Un instant son regard ne fut plus que deux rides symétriques sur sa face ratatinée.

Mâchant et suçant du vide, il ne s'était pas réveillé. Toujours endormi, il se tournait de droite à gauche voulant se couvrir d'un drap invisible. Il se frotta deux ou trois fois le crâne avec les poings comme si il se savonnait puis sa tête retomba en ronflant sur sa poitrine. J'avais certainement dû être l'apparition d'un spectre quelconque...

En tout cas je retenais mon souffle.

L'autre, la lippe vibrante, l'air renfrogné continuait à ronfler en bredouillant du chinois.

Avec précaution, je posais le dernier sac et façonnait un peu l'ensemble.

La forme des bagages empilés ainsi évoquait vaguement une personne assoupie dans l'obscurité.

J'étais bien content d'avoir eu l'idée de piquer cette couverture violette dans l'avion qui deux mois plutôt m'avait emmené de Francfort à Bangkok. En laine polaire fine et légère elle me couvrait entièrement. J'étais enfin allongé sur la banquette arrière.

Fier conquérant, je me félicitais de ma victoire lors de la prise du Territoire des Ballots.

Ces arogantes besaces ne faisaient plus les malines maintenant qu'elles étaient en exil à ma place près de la fenêtre.

Ma musette en guise d'oreiller et mes sandales par dessus, je laissais ce grand soupir d'aise tant espéré s'en aller dans ce frustré confort.

Je m'étirais à l'infini.

En fait, je n'en étais pas à mon coup d'essai quant à prendre la place des bagages.

Le corps presque endormi mais la conscience encore en éveil .le bourdon hypnotique du moteur se substituait dans ma conscience encore en éveil aux rythmes obsédants de cette locomotive qui m'avait traîné d'Athènes à Thessalonique .

Des années en arrière, âgé de dix sept ans, j'avais profité de la chance offerte par l'achat d'une carte Interail réservée aux moins de vingt quatre ans qui n'autorisait l'accès qu'à des trains certes pas très pratiques, omnibus

et trains de nuit, mais qui permettait de sillonner l'Europe pour une somme dérisoire.

En partance pour Thessalonique d'où je devais changer pour aller sur Istanbul, on avait quitté la gare d'Athènes à l'aube.

Coincé contre la fenêtre du train par un grand moustachu taciturne vêtu de tergal noir, j'étais le passager le plus jeune dans ce compartiment prévu pour six personnes, occupé par huit,

Ce tortillard s'arrêtait à toutes les gares et la chaleur du mois d'août était torride.

Quel tape cul ! Depuis depuis des heures j'étais mal installé sur les lattes de ce banc en bois, le dos brisé contre un dossier encore plus dur.

Lassé, mal à l'aise, j'avais envie de m'allonger. Je reluquais les sacs arrogants qui me faisaient des pied-de-nez, vautrés comme dans des hamacs au dessus de nos têtes.

Rêvant de prendre leur place, je rêvais d'être couché là haut à leur place.

J'estimais le volume de ces affaires dans les filets porte-bagages presque égal à l'espace qu'occupaient les jambes entre les deux banquettes.

Résigné, je n'essayais pas de proposer à mon austère compagnie de faire une plateforme

avec les sacs afin de s'allonger les uns contre les autres.

D'autant plus qu' ils semblaient considérer avec circonspection mes cheveux longs et mon accoutrement coloré.

Ce n'est qu'une éternité plus tard dans la nuit, après avoir changé de train à Thessalonique, que le compartiment fut occupé par des jeunes voyageurs tout aussi chevelus et colorés que moi. Mon idée de créer une plateforme fut tout suite acceptée avec enthousiasme.

On avait recouvert les sacs calés entre les sièges avec des duvets.

Ainsi quatre passagers purent s'étendre tout à leur aise. Je choisis de m'installer en hauteur dans un des deux porte-bagages et m'endormis tout de suite. Nous arrivions en gare d'Istanbul quand j'ouvris l'œil. Je n'avais pas été contrôlé à la frontière gréco-turque! J'avais échappé à la vigilance des douaniers! Je jubilais. Le billet non composté doit encore traîner quelque part dans mon bazar.

J'avoue avoir pris tellement goût à ce petit jeu que lorsque j'étais étudiant à Strasbourg, plusieurs fois je me suis déguisé en bagage juste pour le plaisir de voyager sans titre de transport.

Le train de nuit parti de Bruxelles et se rendant à Milan était parfait pour cet exercice. Un porte-bagage toujours très encombré de toutes sortes d'affaires, large d'une cinquantaine de centimètres, longeait l'allée au dessus des portes des compartiments

Il suffisait d'y grimper, de se glisser dans un vieux sac de couchage, de se ficeler comme un colis avec de la grosse ficelle jaune, pour être ignoré des contrôleurs qui ne regardaient pas en l'air.

Toujours bondés, ces compartiment étaient animés par des familles italiennes très joyeuses qui riaient et conversaient à forte voix.

Ce simple stratagème m'a offert le privilège de parcourir clandestinement des milliers de kilomètres à travers l'Europe sans jamais me faire prendre.

Mais pour l'heure j'étais dans le Yunnan, à demi-endormi sur la banquette arrière d'un autocar.

Partager le siège central avec les jambes du dormeur d'en face s'était révélé être une entreprise délicate.

J'avais donc placé mes pattes du côté extérieur en faisant attention de ne créer aucun contact avec celles du monsieur.

Assurément, il ne dormais pas. Je me dis en y repensant que depuis le début, il avait dû observer mon manège et maintenant que j'étais là, il devait me souhaiter au Diable.

J'avais presque trouvé le sommeil quand en se retournant il toucha ma jambe droite

Délibérément ?

Je l'écartais vite en la croisant sur ma jambe gauche. A peine installé, il recommença.

Cette fois-ci, il effleura subrepticement mon pied gauche puis mon pied droit.

Je sursautais et tirais mes membres sur moi.

Je me tournais de l'autre côté et me rétractais pour n'occuper que deux des sièges.

Moi aussi, je faisait semblant de dormir. Mais dès que je tentais de quitter ma position fœtale pour avancer un peu une jambe, il me touchait avec son pied nu. C'était très désagréable.

Sous le couvert de l'inconscience due au sommeil, il adoptait une attitude harcelante.

J'avais très bien compris ses intentions :

Il ne voulait pas partager le siège du milieu.

Le bougre s'appliquait à me dissuader d'y séjourner sous peine d'attouchements furtifs.

Cette fois-ci, il avait vite tendu sa jambe pour chercher ma cheville et la griffer d'un coup d'ongle alors qu'il venait déjà de m'effleurer le mollet.

Manœuvrant sournoisement dans son sommeil simulé, il avait réussi à me faire enrager.

La guerre était déclarée.

Complètement réveillé, j'étais de mauvaise humeur, incapable de m'endormir. D'autant plus que l'alcool de riz me faisait mal aux cheveux et que le trajet était interminable.

Mais pas question de se laisser faire.

Je décidais de contre-attaquer et de répliquer à ses escarmouches.

Il s'était remis sur le dos. Ses pieds nus sans doute très sales placés comme des gardiens bien au centre du carré de skai.

Je m'étais tassé contre le dossier de la banquette, les jambes repliées soulevant ma couverture.

Je hasardais un orteil explorateur et frottais légèrement ce qui devait être le bas du son pantalon avant d'atteindre la chair froide de sa cheville. Je le piquais une ou deux fois avec l'ongle.

Je m'attendais à une réaction de surprise . Mais rien de tel ne se produisit.

Feignant l'insensibilité, il ne bougea pas.

J'attendis un instant puis je le heurtai avec les pieds en me retournant pour me coucher sur le côté. Rien, pas de soubresaut escompté.

Je me disais qu'il devait être fatigué et qu'il devait s'être endormi.

Reconnaissant qu'il me laisse tranquille, je m'assoupissais doucement quand ses orteils râpeux se mirent ironiquement à chatouiller la plante de mon pied gauche jusqu'à ce que sursaute à nouveau. Tiré du sommeil auquel j'aspirais tant, je ne me demandais pas ce que je faisais là.'

J'avais beau le frôler, le pousser, le bousculer un peu, rien n'y faisait. il s'en moquait.

Il ne réagissait pas et quand j'étais sur le point de m'endormir, il recommençait à m'embêter avec ses pieds.

Je pris alors une des espadrilles que j'avais sous la nuque en guise de coussin et la plaçais sur mon entre-jambe.

Je glissais alors mon pied entre les cuisses du chinois, fourrageait brièvement dans ses organes génitaux et m'esquivais rapidement.

Il se cabra d'un coup et lança sa jambe pour me rendre la pareille. Mais j'avais prévu sa riposte. Ses doigts de pieds ne rencontrèrent pas les parties visées.

Je me gaussais : Il ne réussissait qu'à chatouiller la semelle de ma savate sans comprendre tout de suite qu'il se fourvoyait.

Alors je ne lui ai pas laissé de paix que jusqu'à ce qu'il se roule en boule et reste au fond avec sa serviette rose sur la face jusqu'à Kunming.

Je ne l'ai pas revu. Quand j'ouvris l'œil, le car était vide. J'étais seul et nous ne roulions plus. Je m'étirais. J'avais très bien dormi. Nous étions arrivés à Kunming. N'ayant cure de ma personne, nul ne m'avait réveillé. Mes affaires étaient là, j'étais en pleine forme et tout à fait reposé. Je saluais d'un chapeau bas l'indifférence des chinois qui m'avait permis d'aussi bien dormir. Je n'»avais pas remarqué tout des uite une dame en bottes de plastique multicolore qui passait la serpillière dans l'allée maculée de crachats à demi secs.

J'étais sorti de la gare routière et j'avais faim. Il faisait beau et il devait être huit heures. Un ciel de turquoise pale et une vive lumière d'or portée par les ginkgos qui bordaient la petite avenue m'invitait à m'asseoir dans le calme de leurs grandes ombres. La jolie table en bois clair à la terrasse d'un petit restaurant qui semblait tout neuf était là pour m'accueillir. J'admirais la brise ciseler les feuillages précieux et le ciel jouer à faire des clin d'œil bleus à travers les branches sombres des arbres sacrés. Deux bons vieux passaient là et conversaient en promenant dans des cages richement ouvragées des oiseaux exotiques qui chantaient le bonheur d'être de sortie par une si belle matinée.

Un serveur élégant en gilet rouge et chemise blanche, m'avait gentiment convié à prendre place. Je le trouvais très courtois.

Il ne parlait certainement pas l'anglais mais su me demander : <<Breakfast ? >>

Avec une théière de Pu Er noir comme du café, il me tendis la carte des petits déjeuners rédigée en chinois.

Ne sachant pas lire le mandarin, je pointais au hasard deux plats parmi les propositions du menu.

Assez rapidement le serveur attentionné revint à ma table. Il posa avec cérémonie et concentration une petite assiette composée d'une crêpe nature garnie d'une portion de frites.

J'étais en Chine ! Nous étions en 1993.

